

---

**Le poème de Falbala**

---

Le 6 janvier 2197, jour exceptionnel, fête des princes de Monaco, je me retrouve, une fois encore, dans la petite Principauté. Cette fois-ci, je ne participerai pas à la liesse commune ; le ton de l'invitation était bien trop formel.

Selon un rituel, établi depuis des années, Menali vient me chercher dès que je franchis le sas du Posidonies Bay. Son verre à la main, comme tant de fois auparavant, elle me propose le breuvage que je refuse de prendre. Je sais qu'elle n'a pas le choix - le protocole de sécurité l'y contraint - et sans surprise, je décline.

Mon naturel, un peu bravache, prend toutefois le dessus aujourd'hui. Je hausse le ton pour lui rappeler que j'ai toujours refusé de laisser des prothèses envahir mon cerveau ; je sais prendre sur moi ; j'ai toujours su.

Tendu plus que de coutume, je continue sur le même registre ma litanie.

J'ai contraint mon corps à subir les assauts du climat, les vents brûlants et les tornades. Il connaît la sécheresse et la faim, la peur des lendemains inconnus.

Seul, sans implant à la barre pour me délivrer des messages d'apaisement, sans algorithme pour façonner ma perception cérébrale du présent, je lutte, debout, sur la terre ferme et non pas cloisonné dans un aquarium à 30 mètres sous le niveau de la mer.

J'ai dû suffisamment irriter Menali pour que j'entende celle-ci, sarcastique, railler sans tendresse mon côté identitaire, rebelle, obtus et fermé au devenir des générations futures. Je baisse les armes ; je n'ai pas envie de conflit, pas avec elle.

Rapidement, j'incrmente mon refus et valide la décharge sur le verre qu'elle me tend toujours. Je n'aurai encore une fois pas besoin de camisole chimique pour appréhender mon environnement immédiat, bien que celui-ci me semble toujours aussi inhospitalier.

Des algues lèchent les parois translucides qui nous entourent ; un amas de petits poissons s'est formé sur le dôme. Je suis Menali dans les allées ; la lumière naturelle me manque déjà. D'année en année, la ville sous-marine a pris de plus en plus d'envergure. Livré à moi-même, je me perdrais dans Posidonies Bay. Cependant Menali me guide et j'ai le temps d'observer les nouvelles ramifications.

---

**Le poème de Falbala**

---

Nous empruntons un couloir que je ne connaissais pas. Un groupe de céphalopodes vient se coller aux vitres, j'en reconnais quelques-uns. Ils me saluent cordialement. Menali leur fait un signe rapide et se tourne vers moi.

- Tu es au courant pour le Prince Jacques ?

Je hausse les sourcils ; il y a tant de choses qui m'échappent dans son univers.

Je sens malgré moi l'agacement poindre ; elle connaît mon indifférence à la vie des jumeaux Grimaldi. Je vis dans mon monde, ancré à mon laboratoire, tel un vieux rafioteur nostalgique. Elle le sait ; je ne me déplace ici que pour rendre des comptes et valider les financements à venir afin de poursuivre mes recherches.

J'opte, malgré moi, pour un grognement un peu fébrile. Je supporte de moins en moins ce confinement.

- Je t'en avais parlé, il y a quelques mois.

Jacques va avoir cent quatre-vingt-trois ans en décembre.

Les greffes ne prennent plus, ses cellules ne se dupliquent plus de manière positive, il veut tenter le pas.

Je me souviens enfin. En effet, elle l'avait déjà évoqué ; l'idée m'avait semblé tellement absurde que je l'avais rejetée.

Je me sens de plus en plus oppressé, j'ahane fébrilement.

- Il envisageait de transférer sa conscience chez un poulpe, me semble-t-il ?
- Oui. Nous avons fait plusieurs tentatives et ça ne prend pas.

Je sens la révolte enfler dans mes veines. Malgré moi, je me mets à hurler.

- On n'a tout de même pas implanté des algorithmes intelligents dans le cerveau des poulpes pour éveiller leur conscience, dans le but de coloniser leurs cerveaux !

On a besoin d'eux, tout comme ils ont besoin de nous afin d'avoir une autre acuité, un autre regard sur notre monde.

Je sens que je perds le contrôle, je la saisis par l'épaule.

- Enfin, Menali ! On ne va pas répéter nos erreurs, sempiternellement. C'est ensemble qu'on s'adaptera à l'enfer climatique ; tu ne vas pas créditer cette abjection !

---

**Le poème de Falbala**

---

Elle me pousse brusquement dans une pièce, verrouille les accès et s'emporte.

- Bon sang, Uderzo !

Tu ne sais toujours pas te contenir ni me faire confiance. Je n'adhère évidemment en rien à tout ceci, même si je suis responsable du projet. Quoiqu'il en soit, cela ne peut pas fonctionner.

Du coin de l'œil, je vois, derrière les vitres, Falbala apparaître au loin. Silhouette ondoyante et gracile, elle s'approche de nous, lentement au rythme du courant ; je souris. Je n'aime pas la laisser seule sans moi. Ce voyage, séparé d'elle jusqu'ici, fut long ; j'étais inquiet. Elle pose son tentacule sur la paroi vitrée ; de mon côté j'y dépose ma main ; nous nous regardons. Je m'apaise.

J'aperçois une lueur de tendresse dans les yeux de Menali.

En quelques gestes, elle se présente à Falbala, un ballet de tentacules lui répond. Falbala ne sait pas faire court.

- Elle n'a plus d'implant, c'est bien ça ? Réponds-moi, Uderzo.

La question abrupte de Menali me prend par surprise. Je ne peux pas la décevoir par un mensonge ; malgré moi, j'acquiesce.

- À dire vrai, elle n'a jamais eu d'implant. Elle est le fruit de la dernière génération de céphalopodes.

Tu te doutais bien que j'enlèverais cet intrus dès que je le pourrais.

Les Intelligences artificielles ont fait le job parfaitement pendant des décennies afin de les conscientiser. Dès que les mères ont eu suffisamment de ressources pour s'occuper de leur progéniture, elles ont pu transmettre.

La génération Falbala est en train d'émerger.

J'observe Falbala. Elle suit difficilement, sur nos lèvres, nos échanges, je la vois se propulser d'avant en arrière, frénétiquement. Je sens sa peur.

Le visage de Menali s'est fermé.

- Tu es un crétin, Uderzo ! Un crétin prévisible !

Elle me fait signe d'approcher plus près de la vitre, il faut que Falbala puisse suivre ce que nous disons.

## Le poème de Falbala

---

Durant le restant de l'après-midi, Menali nous explique.

Je reconnais mes torts rapidement, j'ai laissé trop de visibilité ; mon secret n'en est plus un. Les jumeaux Grimaldi financent mon laboratoire « surterrain » car je fais partie des meilleurs. L'hybridation des IA aux poulpes a été excellente. Nous formons dorénavant une communauté intellectuelle de premier plan. J'ai dépassé les espoirs de mes employeurs ; les poulpes nous apprennent leur monde et transcendent l'appréhension du nôtre. Mais je les ai voulu libres, sans implant, sans algorithme pour obscurcir leurs désirs. Je ne veux pas d'enceinte pour enclore leurs pensées et leurs rêves.

- Ils ne vont quand même pas tout arrêter parce qu'une espèce devient complètement autonome, ce serait une hérésie !
- Non, ils vont mettre quelqu'un d'autre que toi, Uderzo.  
Moins doué, mais moins réfractaire, plus simple à gérer.

Lorsqu'on m'avait soumis ce projet de conscientisation des espèces, je me souviens avoir été fou de joie. Je n'avais jamais caché mon aversion aux implants, ni même mon refus à toute prospective concernant l'avenir de l'homme sous l'eau.

Nous avons évolué sur Terre. Debout, nous devons affronter la folie du climat.

Je rêvais d'échanges entre les espèces, d'un creuset de curiosités et de connaissances. J'avais toujours dit que le vivant dominerait l'Intelligence artificielle et tel a été mon but. Ils m'avaient tous pris pour un rêveur entêté, un éternel réfractaire. Ils m'avaient surnommé Uderzo l'irréductible ; j'aimais ce qui s'en dégageait.

- Ils vont tuer Falbala, te placardiser dans un domaine d'activité débilisant pour toi, tu t'étioleras à petit feu.

Mets-toi bien dans le crâne qu'ils ne souhaitent pas créer une diversité de plus. Ils veulent créer une espèce qui nous permettra l'accès, d'une manière ou d'une autre, à la vie sous-marine.

Nous n'avons pas d'autres possibilités, la vie sur Terre devient un enfer.

C'est pourquoi je t'ai fait venir ici, Uderzo, car tout ceci me semble aller à l'encontre de toute éthique ou valeur morale. J'ai donc une proposition à te soumettre, à vous soumettre, à Falbala et toi.

---

**Le poème de Falbala**

---

Elles ne m'ont pas vraiment laissé le choix.

Lorsque Menali nous a exposé son plan et la raison pour laquelle elle nous avait demandé de venir aujourd'hui, précisément pendant que la ville entière était à la fête, Falbala a explosé de joie.

Je l'ai vue faire plusieurs tours sur elle-même, ses tentacules virevoltaient ; j'en avais les larmes aux yeux. J'aime la voir heureuse. Doucement, elle s'est rapprochée de la paroi, son regard n'a pas quitté le mien tandis que ses tentacules me dessinaient, dans l'eau, son poème. Un poème où il était question de deux esprits qui ne pouvaient se quitter, deux esprits blottis dans un seul corps.

Mes tripes ont pensé à ma place. J'ai compris viscéralement qu'il faut savoir abandonner des bouts de soi pour mieux se retrouver à l'abri de ce qui nous habite.

J'ai accepté.            En râlant.            Mais j'ai accepté.

La théorie de Menali s'est avérée exacte. Les consciences reptiliennes des poulpes avaient rejeté instinctivement celle du Prince Jacques. Aucun implant ne pouvait dépasser ces défenses ataviques, trop profondément ancrées.

Je n'étais pas une menace pour Falbala. Nous étions liés, sa conscience m'a accepté, la mienne semble y trouver sa place.

Le plus dur fut de devoir tolérer un implant. Imagine un pont entre deux rives, m'a suggéré Menali, considère l'IA comme ce qui vous permet de vous réunir.

Elle a raison. Je sais que, sans cette tierce intelligence, nos consciences seraient muettes l'une à l'autre ; je sais aussi que je n'aurai de cesse de m'en débarrasser.

C'est une sensation étrange ; tout est familier autour de moi et en même temps inconnu. Falbala est patiente avec moi, j'apprends vite, paraît-il. Nous nous acclimatons mutuellement, sans heurt, sans friction, comme une évidence.

Les lumières de Posidonies Bay s'éloignent lentement. Le courant marin nous emporte vers un ailleurs inexploré ; quelques sardines égarées nous suivent.

Le vieux rafiote - que j'étais - a largué son corps et ses amarres ; il était temps.

J'aime ce nouveau voyage.